



Mémoire d'un officier de liaison

Colonel affecté à la Force d'Action Rapide en automne 1990 après deux ans de séjour aux Etats-Unis comme instructeur à l'école de guerre américaine de Fort Leavenworth, Jacques Larchet a été muté dans le golfe Persique comme chef de l'équipe de liaison auprès du général Yeosock, commandant les forces terrestres américaines, britanniques et françaises. Général de division à la fin de sa carrière militaire, il est aujourd'hui président d'honneur de l'Association nationale des croix de guerre et de la valeur militaire.

«C'était un véritable général américain avec son casque défait, ses cigares, son revolver lacé bas sur la jambe, au langage parfois difficile à déchiffrer.

Je me souviens de l'une de nos premières entrevues : M.Mitterand venait de parler à la télévision française et avait dit que jamais un soldat français ne mettrait le pied sur le sol irakien : étonnement américain. Je rendis compte au général Roquejoffre et celui-ci me répondit... que je n'avais qu'à dire ce que je voulais. Je me tirais alors d'affaire en affirmant que ce n'était qu'une ruse et que jamais les soldats français ne laisseraient les Américains, aller seuls en Irak. Le général Yeosock en resta muet et ne m'en parla jamais plus.

Le PC américain, dénommé «Eskan»,

était situé en plein désert dans un bâtiment d'une base de la garde nationale saoudienne réquisitionnée pour y installer les forces américaines. Il était relié à Ryad, situé à environ 100 km, par une excellente autoroute, très fréquentée et ne traversant que du sable. Un soir, on annonça : « (missile) Scud : arrivée prévue sur Eskan dans 7 minutes ». Ce fut alors un gentil brouhaha, tout le monde de s'affoler pour enfiler sa tenue S3P et son masque à gaz, les uns silencieux, les autres marmonnant rapidement un bout de prière. Heureusement, le Scud tomba suffisamment loin. Les fois suivantes, à l'annonce de l'arrivée d'un Scud, l'ambiance fut moins mouvementée et plus professionnelle. Un matin vers 3 ou 4 h du matin, je fis un tour, le nez en l'air, et fus sur-

pris par tout le bruit venant des cieux : des centaines d'avions, dont quelques uns étaient français, se dirigeaient vers l'Irak. On ne voyait que leurs feux de position : l'attaque aérienne commençait. Je connus le bonheur d'une heure de gloire, pour nos armées, le jour où les forces françaises ont traversé les premières la frontière irakienne. Tout avait démarré très tôt et se déroulait mieux que prévu : les défenses étaient enlevées, les unités de chars étaient totalement enfoncées, la route vers As Salman était ouverte. Eskan reçut l'ordre de faire partir le reste des divisions américaines en avance de quelques heures. La réaction des officiers américains du PC fut alors instantanée : tous se levèrent, se tournèrent vers le coin où j'avais élu mon « PC » et me félicitèrent pour les réactions françaises.

S'achevèrent alors les jours, bien proches, où nos alliés américains avaient interdiction de communiquer aux officiers français les moindres renseignements précis sur l'ennemi.»

Jacques Larchet

Quelque part en Irak avec un portrait de Saddam Hussein au premier plan.

